

Liberté

Les Dieux

André Belleau

Volume 6, numéro 1, janvier–février 1964

URI : id.erudit.org/iderudit/30272ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1964). Les Dieux. *Liberté*, 6(1), 46–48.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1964

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Les dieux

"C'est ici que respirent et grandissent les constructeurs"

Jean-Guy Pilon.

— Raymond, apportes-en six!

Bijou savait commander les verres de bière comme pas un, prestement, avec l'air de s'en fichier.

Il regarda à la ronde pour s'assurer de l'effet, puis se cala sur sa chaise.

La table vide attendait.

Hector gardait un silence respectueux, comme à la messe pendant l'élévation. Le rite accompli, il enchaîna:

— Comme je le disais, Laura est allée jouer aux cartes, ce soir, chez la belle-mère. Je me suis dit: c'est le temps d'en profiter. D'ailleurs, pas moyen de rester à la maison. Il y a trop de monde. Faut se marcher sur les pieds. Au lieu qu'ici, c'est grand. On se sent à l'aise. Il y a des images sur les murs, et des néons. C'est un bel endroit. Raymond, deux autres!

— C'est moi qui vais payer tout ça dit Bijou. Tu t'imagines pas que c'est Paul. Regarde-le dans son coin. Un verre attend pas l'autre. Jamais un mot. Il est trop occupé.

À la table voisine, Paul rêvait doucement. Il se redressa, fixa Bijou avec des yeux maussades. Il avait la voix éraillée:

— Vous êtes des beaux parleurs, vous autres. Ça se pense bon parce que ça vient ici de temps en temps et que ça paye la bière. Des beaux parleurs et des beaux menteurs. Moi je suis ici tous les soirs. C'est pas pareil.

— Ça se comprend, dit Hector. T'es pas marié. C'est tout ce que tu as à faire. T'asseoir ici et attendre ta pension de vieillesse.

La bière arriva. Bijou jeta le billet dans le plateau, refusa la monnaie d'un geste bref. Bijou savait faire les choses.

Paul rapprocha sa chaise. La taverne bruissait comme l'Olympe.

— Les gars, j'en ai une bonne à vous conter dit Bijou. Vous pouvez pas deviner qui j'ai rencontré. Je gage que vous pouvez pas. Combien tu gages, toi, Hector? Cinq verres? Dix verres? Je suis prêt.

— Voilà Bijou qui commence, grogna Paul. On est bon pour deux heures de menteries. Conte-nous ça. On verra ensuite.

— Ecoutez bien ça. Vers trois heures cet après-midi, je rôdais dans le nord de la ville. Je venais de conduire quelqu'un. J'avais décidé de rentrer le taxi. Tout à coup, un appel. 10 Boulevard Mongeau, Bois-des-Ormes. Urgent. J'hésite un peu. Finalement, je décide d'y aller. Bois-des-Ormes, c'est de l'autre côté de la rivière, près de Crescent Park. Tiens, Paul, tu t'en souviens, on est passé par là quand on est allé à Windsor Beach l'été dernier. Une belle place, avec des grosses maisons, des arbres, des jardins. J'arrive au numéro 10, Boulevard Mongeau. Je sonne. C'est une petite femme qui répond, pas mal jolie. Je remarque tout de suite qu'elle vient de pleurer. Elle me dit: "Je voudrais aller au café Casino dans le bas de la ville". Ça m'a surpris. Tu connais ça, Hector, le café Casino? Mais faut pas trop se surprendre. On rencontre toutes sortes de gens dans notre métier. On part. Faut traverser le pont. Rendu à la rue Jarry, j'entends pleurer en arrière. Je fais mine de rien, j'attends un peu, puis je lui dis: "Peut-être que je pourrais vous aider, madame". Elle ne répond pas. Elle continue à pleurer. A la rue Beaubien, elle se décide. Son mari était pas rentré hier. Elle l'avait attendu toute la soirée, puis toute la nuit. Téléphone à droite. Téléphone à gauche. Pas de nouvelles. Finalement, à trois heures cet après-midi, c'est lui qui a appelé. Il était au Casino. Saoul. Pas d'argent. Encore plus saoul que Paul le samedi soir. On s'en allait le chercher. On arrive au café. Elle me demande d'entrer avec elle. Je la comprenais, c'est pas un endroit rassurant. On entre. Tout à coup, je l'entends crier: "Jean! Jean!... Devinez qui c'est qui était là. Devinez. Combien tu gages, toi, Hector?"

— Bien, dis-le, fit Hector.

— Tit-Jean Côté, reprit Bijou. Ti-Jean Côté!

— Hein! dit Paul. Tit-Jean Côté? Pas vrai!...

— Vrai comme je suis là. Tit-Jean Côté. Vous vous en souvenez? Il nous a laissés en septième année pour continuer à l'école supérieure. Puis il a travaillé deux ou trois ans à la

manufacture. Tit-Jean Côté. A moitié assis sur une chaise, le col détaché, les cheveux dans le visage. Il m'a reconnu tout de suite. Il a dit: "C'est toi Bijou? T'es un ami Bijou. T'es un ami."

— Ecoute Bijou, dit Paul. On en a assez de tes farces. Tout ça, c'est des menteries. Tit-Jean Côté, il est parti travaillé en Ontario. Même s'il était revenu, il resterait pas dans cette place-là... Comment t'appelles ça?... Bois-des-Ormes? C'est pas un gars de ce bout-là. On commence à en avoir assez, Bijou, de tes inventions.

Bijou se tut un moment. Il semblait fixer quelque chose là-bas sur le mur, au-dessus des têtes.

— Comme ça, vous me croyez pas, dit-il lentement. Vous me croyez pas? Combien tu gages, Paul? Si vous me croyez pas vous autres, qui est-ce qui va me croire? Pensez-vous que c'est les gars du taxi qui vont me croire? Pensez-vous que c'est à la maison? Je pensais qu'ici, c'était différent. On commande les verres. On parle. On annonce des choses. Faut se croire. C'est ça que vous comprenez pas. Faut se croire.

Il y avait comme un sanglot dans sa voix.

Mais Hector remarqua que les verres étaient vides. Il appela:

— Raymond, apportez-en six!

André BELLEAU